

# LE SABOT

REVUE LITTÉRAIRE DE SABOTAGE

N° 1



ATTENTION, CE NUMERO CONTIENT :

des mots à boire et à mordre

des encouragements aux sabotages poétiques, pratiques, satiriques

des illustrations dessinées sans concessions

et autres bras-de-fer sans compromis

# RÉDACTION

Rédac-en-chef: Dr. Antoine JOBARD  
Directeur artistique: Franz DUREIGNE

Rédacteurs: Thierry BODSON ; Francis COMBES ; Corentin GALLET ; Benjamin GUÉRIN ; Hugo HAMPER-POTTS ; Marcel MOREAU ; Jean-Pierre SIMÉON

Illustrations: Anouk BURON ; Rachel GUESTON ; Pete HAWK ; Alice HUGUENY ; Xavier LÖWENTHAL ; Noémie PIERRE



## SOMMAIRE

Manifeste sans dogmes – Antoine Jobard p. 3  
Un Antidote au Palais des glaces – Jean-Pierre Siméon p. 6  
Dernier signal – Corentin Gallet p. 11  
John – Pete Hawk p. 14  
Le Bras-de-fer – Hugo Hamper-Potts p. 13  
La Création littéraire doit être sabotage de ce qui est – Marcel Moreau p. 17  
Destination ; Mardi ; La Tour – Benjamin Guérin p. 20  
Sabot oh oh – Thierry Bodson p. 22  
Conseils à qui doit se vendre – Francis Combes p. 24  
Côté Cuisine – Tarte à la crème façon Godin p. 26

## ILLUSTRATIONS :

**Anouk Buron** : Bâton (couverture), Balayeur (p. 4), Accusé (p. 9), En découdre (p. 10) ; **Franz Dureigne** : Roman-photo (p. 27) avec Sarah Belhadi, Ivy Bui-rette et Hugo Moreno, Fenêtres (p. 28) avec Carle Abadie ; **Rachel Gueston** : Volley au crâne (p. 18), Tigre sur ville (p. 21), Révoltés (p. 23) ; **Pete Hawk** : photographies pp. 14-16 ; **Robin Hearfield** : idée propagande nord-coréenne (p. 2) ; **Alice Hugueny** : La Langue (p. 5), Quatre méthodes (p. 23) ; **Antoine Jobard** : collage avec portrait de Pete Hawk et manuscrits de Marcel Moreau (p. 19), portrait Noël Godin (p. 26) ; **Xavier Löwenthal** : Macron saboté (pp. 24-25) ; **Jack Penny** : The Arm-Wrestle (p. 12) ; **Noémie Pierre** : Pailles (p. 7), Poubelles (p. 8)

## LE SABOT

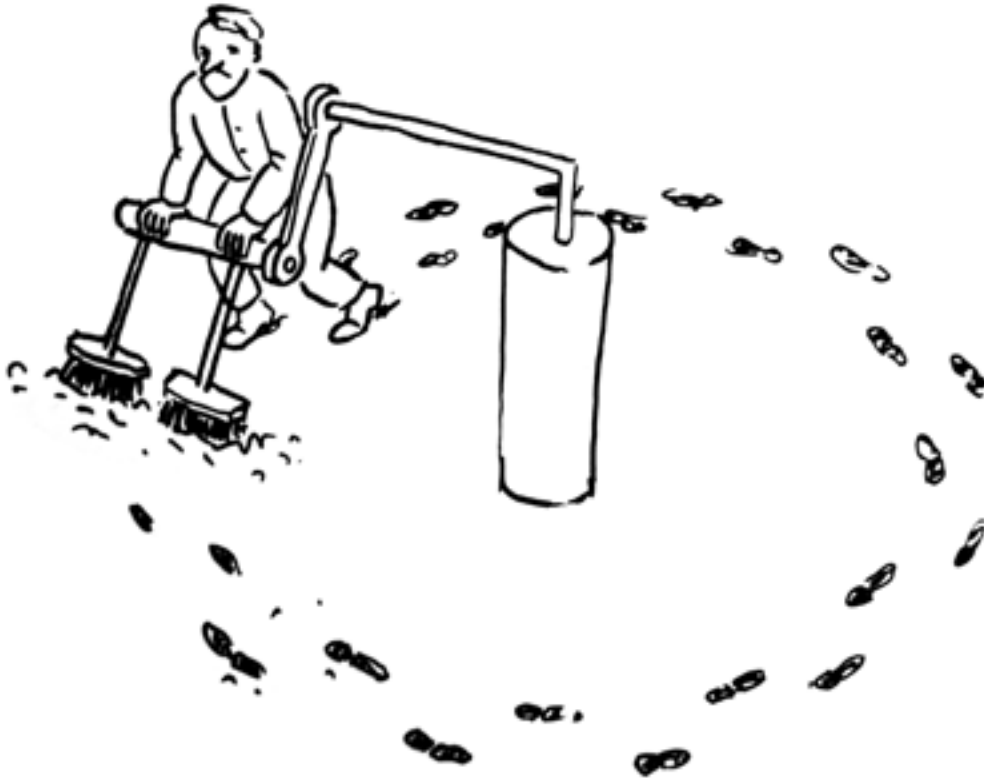
131 rue Championnet, 75018 PARIS - [contact.lesabot@gmail.com](mailto:contact.lesabot@gmail.com) - [le-sabot.fr](http://le-sabot.fr)



# MANIFESTE sans DOGMES

Le premier sabotage serait un sabot en bois glissé par l'ouvrier du XIXème siècle dans la machine sur laquelle il trimarde. Alors que la grève était une action illégale, ce noble geste permettait de bloquer le travail sans que la direction ne puisse comprendre comment, rendant toute sanction impossible. L'infernale mécanique rompue, l'accident poussait le propriétaire de la machine à considérer son employé non plus comme un vulgaire rouage salarié, mais comme un homme se tenant là, devant lui, une chaussure en moins, seul capable de la remettre en route, et réclamant pour cela d'avoir au moins une paire de lacets décents. Une fois ce sabotage réalisé, les revendications obtenues, celui qui marchait alors pied-nu se mettait en devoir de récupérer son sabot sans y laisser la main, rétablissant le bon fonctionnement des choses. L'enfer reprenait avec un peu moins d'ennui, panards reposés.

Aujourd'hui, ce faible moyen de protestation s'est entièrement inversé, et nous voilà tous sabotés, à longueur de journée, par le spectacle du pouvoir et de sa quête absurde, publicitaire, mammifère, concours de pisse vénale. Peut-être passerions-nous égoïstement outre si ce sabotage n'avait pas quelque conséquence directe sur l'un de nos outils les plus indispensables : le langage (à la fois verbal, visuel, pictural, plastique, etc. etc.). Car le problème qu'a ce pouvoir est un problème de communication : ils sont sourds. Dès qu'il y a pouvoir, il y a surdité. Vieux réflexe d'onaniste, parce que peu partageur. Aujourd'hui mieux qu'hier et son cul-de-sac, le nihilisme postmoderne, cynisme de bac-à-sable fermé à toute imagination, il nous faut du sabotage – pratiquer le sabotage – se réapproprier le sabotage –, et cela doit d'abord se situer dans la parole. Il faut crier. Mais quoi dire ? Les onomatopées habituelles font rire, à juste titre. Ça se traîne sans majuscules dans les paf révolutions, boum libertés, ou bam bonheurs. Les grands mots ont été vidés de leur sens, souvent par les bons soins de pubards et « chargés en communication », serpillères parfois élevées au cœur des universités de lettres, démembrés de lexiques, les condamnant à n'émettre plus qu'un chuintement de pétard mouillé. Les grandes idées, décisions politiques, éternels reportages, ne doivent pas excéder 140 signes. Ça plie. Plus personne ne lit une citation si elle déborde sur plus de trois lignes : du slogan sinon rien. On veut du concis, et c'est la pensée que l'on cisaille. Le langage est trahi, toutes les courbes ont été photoshoppées, du plat, je vous ai compris : c'est l'homme qui est trahi. Toujours ce précaire en boîte à ingurgiter en suppositoire. Alors ainsi sabotés, sabotons.



Écrire, exprimer, discuter, ouvrir la parole à ce que la langue peut avoir d'explosif. Comprenons qu'il y a un langage dominant et un langage dominé. Les sophistes et les bègues. Ceux qui écrasent, occupent, encadrent le monde de leurs vocabulaires marketés, leurs ricanements hyènes ; ceux qui sont tus, condamnés à l'écoute, à l'attente des instructions, des jugements. Ces derniers peuvent pourtant exploser de temps à autre, au milieu du grand tribunal dont le brouhaha s'interrompt un instant. Qu'importe les mots exacts, ils sonneront à leurs oreilles comme un juron lancé, une insulte, invective, et si une phrase ne s'ouvre pas, si une autre explosion ne survient pas comme feu de Bengale, alors c'est foutu et le brouhaha se poursuit pour vite enterrer la vulgaire interruption. On fait des tapes dans le dos, on calme la grosse colère, un bouchon est enfoncé dans la trachée. Ça reconforte, ça cajole, on a bien ri mais un peu de sérieux, soyons réalistes une seconde, ça engage à nouveau. Or, si à force de balbutiements, le langage écrasé parvient à se lancer chaudière, émettre une musique sur le réel, douce ou féroce, rendant sa valeur à ce qui est dissimulé, alors il y a explosion. Prenez ça comme l'une des impossibles définitions de la poésie, au cas où quelqu'un se demande encore s'il faut y donner une définition. Ce sont des choses qui arrivent. On veut tous comprendre, même l'absurde. Parfois aussi, on fait des listes :

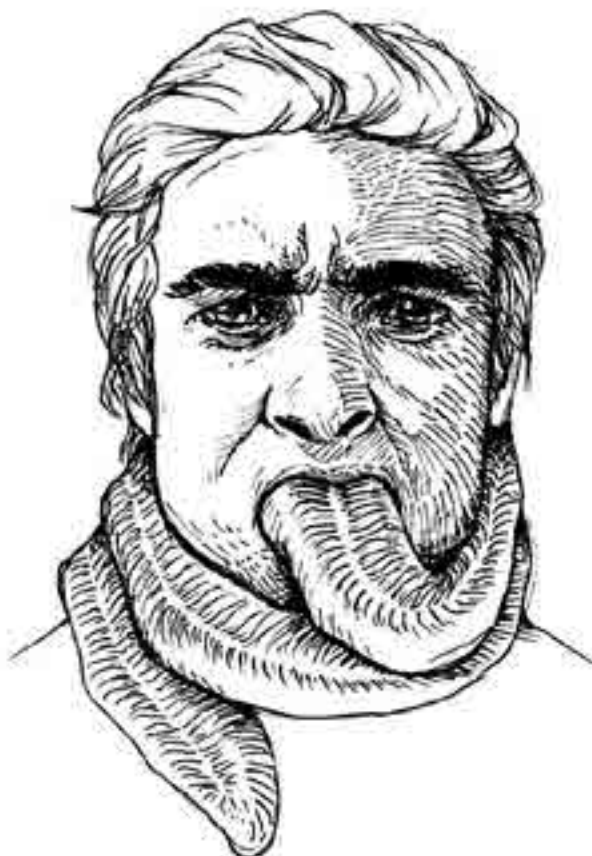
1. Toute certitude appelle sabotage.
2. Le sabotage est une action individuelle mais provoquée par tous. En cela le moindre sabotage est affaire collective.
3. L'efficacité de la parole poétique consiste en un savant sabotage des limites.
4. On ne prétend rien dire de nouveau. Simplement d'une manière légèrement différente. Aucune invention, mais aucun retard non plus.
5. Tout est là, dans l'instant, et l'homme s'appuie sur les répétitions pour affirmer toujours plus sa différence.

Mais les listes fatiguent. Les recettes ne sont jamais fixes. Le principal est que la cuisine reste ouverte et accessible à toutes les salives, toutes les bouches béantes. Reprenez vos chiffres, tout en boule, et jetez ça loin ! Ce genre d'organisation calme les nerfs alors que c'est à eux que je dois mes meilleurs élans ! Ils n'ont qu'un seul désir : s'opposer à la sobriété des tièdes, l'austérité en modèle de vie, le conformisme absolu et froid, l'ordre inamovible, l'illusion de l'inéluctable. Les nerfs cherchent toujours à saboter les saboteurs établis.

Du chant plutôt que l'éternel chantage ! De la musique, merdre ! Que la fête commence, qu'elle écrase puis relève et révèle. Toutes les bonnes fêtes tournent mal. Évidemment, il faut que la fête tourne mal lorsqu'elle est larvaire, immobile, qu'elle oublie ses capacités de violence. Mais la véritable fête, c'est lorsque l'on parvient à dire avec justesse. Une vitrine qui explose pour que tombent les mannequins plastiques qui marchent en rangs serrés sous nos crânes, d'une tempe à l'autre.

SABOTAGE : le rire éclate en plein enterrement ; la panique se saisit des bienpensants ; un grand cru se vide dans un caniveau, une piquette dans ton foie ; l'amertume secoue une jeune mariée en pleur ; le ridicule du sexe solitaire de Jésus, Marx, Freud, Hitler, Bouddha, Mahomet, Nietzsche, tendu au petit matin ; une diarrhée subite au Ritz empuantit la salle ; un ivrogne s'interpose sur le chemin d'un banquier « Dans mes bras, mon fils ! » ; Sisyphe trépigne de joie tandis que son rocher dégringole ; un cynique ancien mord la main d'un cynique moderne pour lui refiler la rage ; un fraticide fondateur ; tituber en pleine fuite ; les frissons de tout instant ; la subversion mettant à mal toute provocation ; du « peut-être » pour toute réponse ; marcher à contre-courant d'une manifestation ; une misanthropie généreuse ; des mots qui se comportent en fauves ; l'imagination en roue libre ; le désespoir en dynamique ; se jeter vers, s'élancer pour, bas les limites, oser l'envers, à l'encontre de, une fabrique toujours recommencée, le corps et son impossible passivité, car même la mort grouille et remue les chairs, le ventre éclatera après trois jours de décomposition même si l'on passe toute une vie obsédé d'hygiène atone ; remue, secoue, danse, sabote !

Alice Huguery



## un Antidote AU PALAIS DES GLACES

Il y a un antidote au règne insolent du visuel qui projette à tout instant et en tous lieux une profusion de vues subjuguantes (qui n'a pas levé les yeux vers l'écran, comme aimanté, dans un café, un bureau de poste, une salle d'attente ?) : ce sont les images d'artistes qui, reconfigurant le réel en lui restituant peu ou prou sa part d'étrangeté, font agir la fonction poétique. (...) L'image péremptoire qui surabonde modélise le plus piètre des comportements de lecteur d'images qui soit : hâtif et au vrai désinvolte et blasé puisqu'on a assurément déjà tout vu. Même les incongruités de l'art contemporain s'intègrent naturellement dans le baroque visuel de l'époque dont le chaos, l'empilement, l'exagération, l'oxymore sont les traits constants. Trop d'images tue l'image, évidemment. Aussi bien ledit art contemporain organise sottement pour se faire voir un tapage visuel qui recourt généralement au gigantisme ou à l'exploit (la performance hard), soumission aux codes dominants du spectaculaire qui lui permet d'intégrer, fameuse victoire, la cohorte indifférenciée des événements en vue : la naissance d'un panda, la découverte d'un boa dans les toilettes publiques, Jeff Koons à Versailles, c'est, dans la foire aux images, du même tonneau. Si ce n'est pas sot, c'est pire, un calcul intéressé, et ce pire est probable, qui a pour désastreuse conséquence l'inclusion accomplie de l'image d'art dans l'ordre du divertissement.

Le choix d'apparaître coûte que coûte dans un monde du paraître implique une surenchère sur les normes dominantes et donc une trahison de la seule valeur utile de l'art qui est la contradiction opposée aux normes. Telle artiste qui expose son sexe devant *L'Origine du monde* de Courbet peut susciter une (toute petite) controverse d'ordre moral mais ne contredit rien des attendus du monde où elle paraît. Elle entre dans l'album d'images à côté du visage tuméfié de Kadhafi ou du selfie d'une célébrité à la plage...

Mais la tyrannie du visuel va désormais plus loin encore en faisant de chaque individu l'expression d'une image et l'y réduisant : vêtue, coiffure, silhouettage, tatouage, l'individu est son look, un élément du grand bluff général qui, par ailleurs, a ses experts, les conseillers en image. Voir l'événement que constitue le changement de lunettes d'un président. Là où depuis des siècles, la sagesse populaire énonçait : « les apparences sont trompeuses », la proposition s'inverse en cet axiome : « dis-moi quelle est ton apparence, je te dirais qui tu es ». Dès 1960, dans *Contre l'image*, le poète et philosophe Roger Munier avait annoncé en visionnaire exact cette disparition du réel dans un « imaginaire qui n'a plus de tel que le nom »,

où « l'énoncé se confond avec la chose même », où « la vie devient spectacle ». Un processus de déréalisation qui a trouvé naguère dans le numérique sa martingale : toutes images de tout disponibles en illimité, ce qui n'a pas d'image n'existe pas. Voici bientôt l'homme du XXIème siècle l'œil écarquillé, l'oreille bourrée de sons – d'images sonores –, bouche bée, conscience hébétée sous l'effet d'un « stupéfiant image » dont les surréalistes n'avaient pas prévu l'inversion de valeur : il clôt le réel quand ils voulaient par lui le déclore. On n'a pas fini de nous en mettre plein la vue. Or, dit Georges Didi-Huberman, assurément le plus subtil penseur de l'image à ce jour, « en mettre plein la vue : c'est le contraire exactement de donner à voir ».

Voilà précisément où je veux en venir : la poésie dont depuis toujours l'unique raison d'être est de donner à voir, puisque par le mythe, le symbole, l'allégorie, la métaphore, la suggestion, elle n'en veut qu'à ce qui déborde le visible immédiat, la poésie est l'irréductible adversaire de la clôture du regard qu'organise la civilisation du divertissement. Là où le tape-à-l'œil généralisé génère, par saturation, un aveuglement généralisé, elle se fait résolument aveugle à l'effet persuasif et aux séductions du réel objectif pour atteindre du réel la substance sous l'apparence.

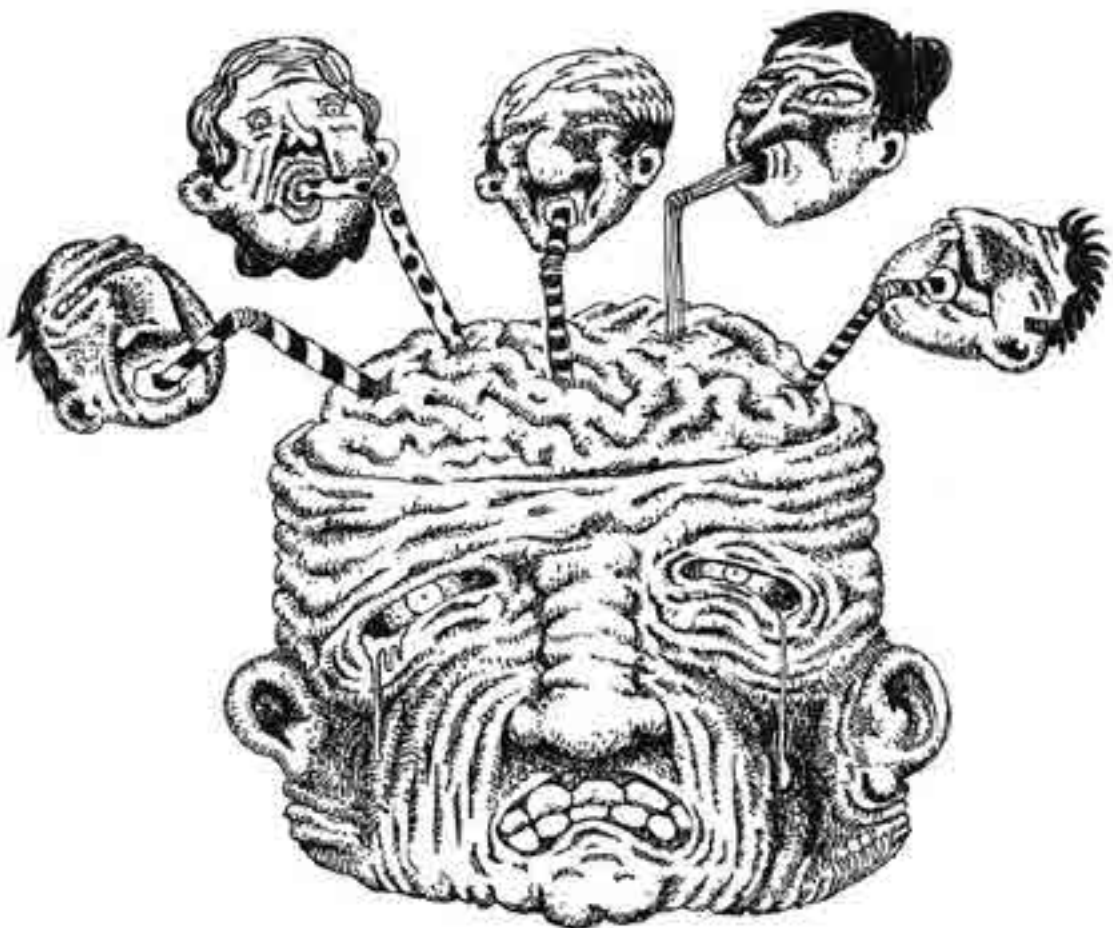


Elle proclame en quelque sorte : bienheureux les aveugles qui voient ce que les bien-voyants, tout à leur contentement repu d'évidences, manquent. René Char le disait ainsi : « Si l'homme ne fermait pas parfois souverainement les yeux, il finirait par ne plus voir ce qui vaut d'être regardé. » C'est Homère aveugle qui voit et donne à voir au-delà de l'anecdote (cet éphémère effet du réel) « le sens mystérieux de l'existence », qui hanta à son tour tel de ses lointains successeurs.

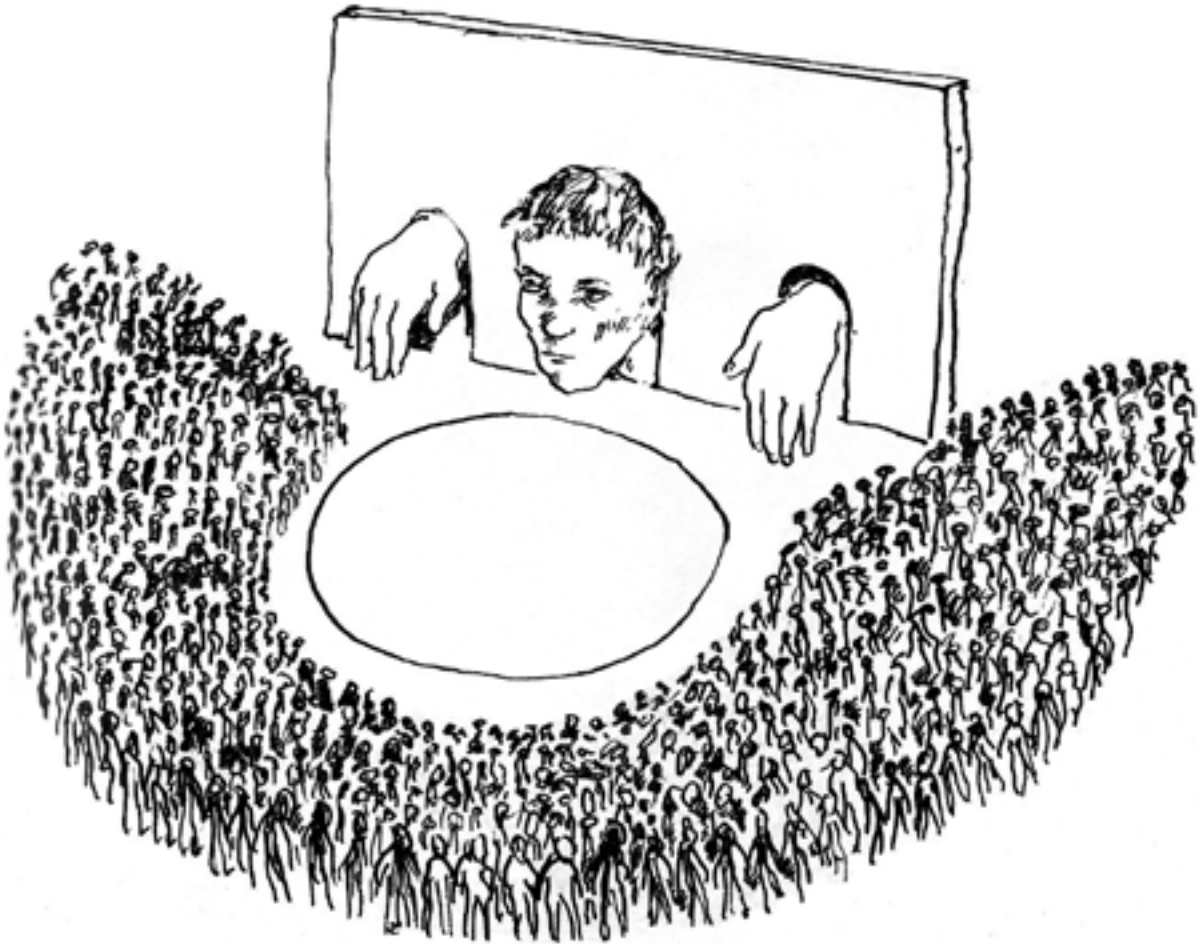
Ainsi tout poème est un grain de sable dans les rouages de la grande machine à reproduire le réel tel qu'il est, tel qu'elle l'imprime dans la langue et l'image de convention. Il l'est dans son abstention même, son refus qu'on lui reproche tant, de prendre part au jeu : mais c'est un jeu de dupes. On lui reproche d'être absent de l'actuel, du visible et du tangible du moment, quand il ne s'absente en réalité que du récit qu'on en fait. L'actualité où l'on voudrait qu'il se tînt n'est, faut-il le redire, qu'une chimère, une reformulation apocryphe des faits d'existence individuels et collectifs.

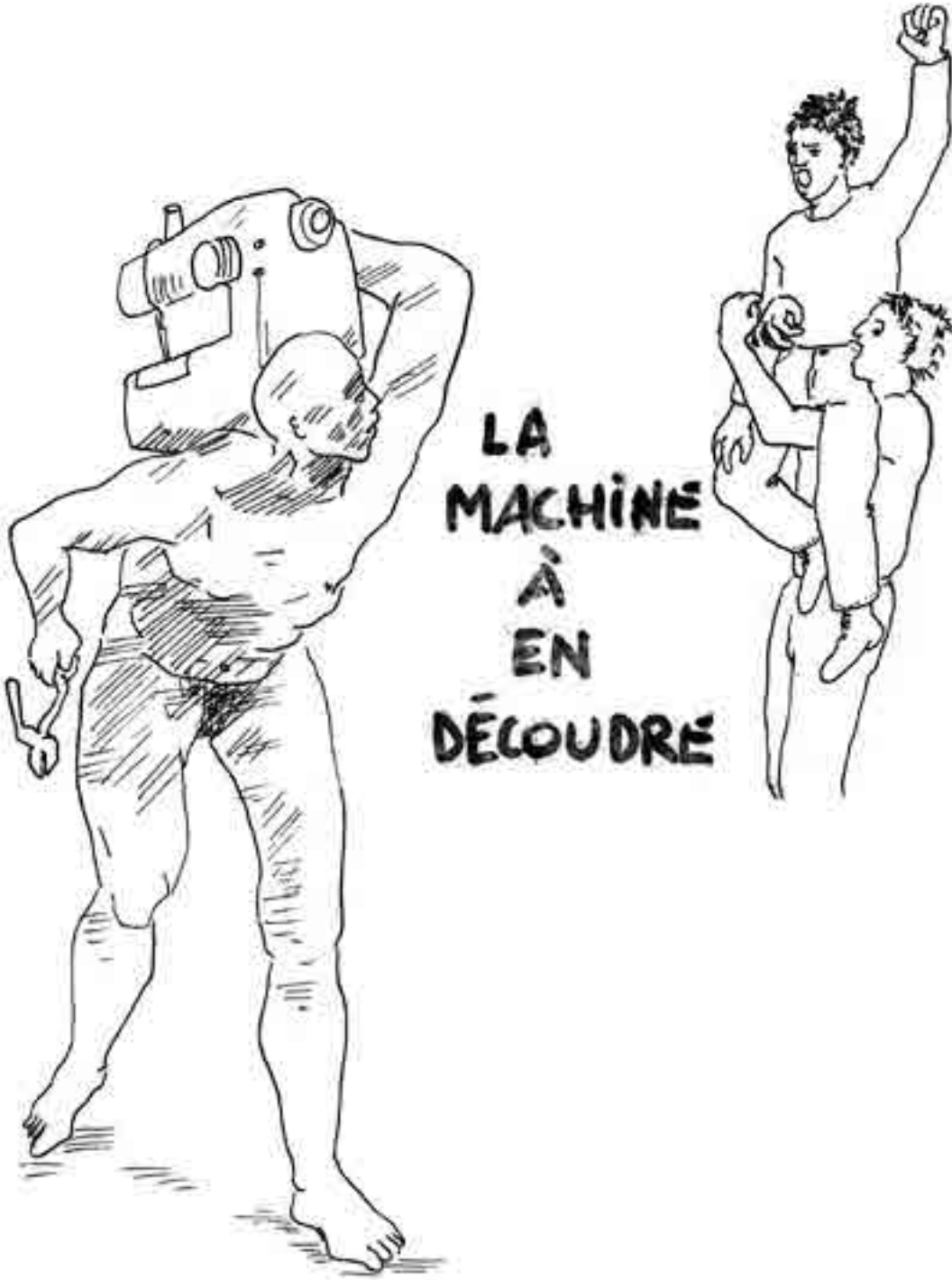
Le poème s'abstrait en effet, mais de la fable et du fantasma que l'époque fait d'elle-même et c'est précisément pour demeurer dans le concret de l'existence tel qu'il s'offre à la conscience qui ne s'en laisse pas divertir. Il peut bien paraître alors archaïque, hors de son temps, déconnecté n'est-ce pas, alors même qu'il manifeste la plus intransigeante présence à la vie dans l'instant où elle se vit, intensément. De cette intense présence à soi-même et au monde dont Yves Bonnefoy dit que le poème n'existe que pour nous la restituer, nous sommes très exactement volés quand nous nous rendons au leurre des images en tout genre, qui n'en sont que la fiction morte.

*La Poésie sauvera le monde*  
éd. Le Passeur, Paris, 2015









LA  
MACHINE  
À  
EN  
DÉCoudre

JE NE  
VÈNÈRE  
RIEN  
VÈNÈRIEN





Jack Penny

# LE BRAS-DE-FER

Deux hommes se cadenaient les bras, débordant d'égos, inondés de bière blonde, se beuglant à la gueule, s'injuriant. Bientôt découragée, une femme tente de garder main mise sur son verre alors que sous la pression de la bataille, la petite table en plastique vert ploie, ses pieds se tordant doucement sous elle. La sueur perle le long des visages rougis jusqu'aux mains moites, déterminées.

« Tu triches, putain ! » lance l'un d'eux, la main deux fois plus large que celle de son adversaire. Claustrés dans la bataille, ils tirent, poussent, basculent d'un côté à l'autre comme un bateau qui tangué dans la tempête. L'un de ces deux hommes l'emportera. L'autre échouera. La tension gonfle comme un élastique étiré jusqu'à rupture, prêt à péter à tout instant. Ça pousse, ça tire, la sueur perle... CRAAAC ! Le son claqué dans l'air et laisse un lourd silence après lui. La foule s'est tue, tous se retournent, ahuris, vers le bruit.

« Appelez une ambulance ! » crie-t-on. Mais non, ça ne sert à rien. Un homme gît au sol, écroulé de rire, écrasant le pied brisé de sa chaise. Voilà le perdant, cette pauvre chaise brisée, vaincue par le poids de l'homme. Voilà le véritable perdant, le bras-de-fer lui-même. Car que vaut un bras-de-fer sans vainqueur ?

Ego driven men, drenched in lager, shouting in each other's faces, cursing, arms locked. A woman desperately tries to keep hold of her drink while the small green plastic table strains under the weight of the battle – its legs slowly folding beneath it. Sweat dribbles down their puce faces, hands clasped, determined.

"You're fucking cheating !" One says, his hand twice the size of the other's. Locked in battle, they pull, they push, sway from one side to the other like a boat pitching in the midst of a storm. One man will prevail. The other will fail. Tension rises like elastic stretched to breaking point, bound to snap any minute. Pushing, pulling, sweat dripping... SNAP. The sound cracks through the air leaving behind an immense silence. The crowd turns quiet, everyone turning, aghast, to the noise.

"Call an ambulance !" someone screams. But no, there's no need. A man lays on the floor, collapsed in laughter, the snapped chair leg trapped beneath him. The loser is the poor broken chair, defeated by the man's weight. The loser here is the arm wrestle itself. For what good is an arm wrestle with no winner ?

# JOHN

PETE HAWK







### Melbourne, Australie

Un jour de 1977, Grant « John » Cadoret, 22 ans, quitte d'un pas décidé la banque dans laquelle il travaille. Un voyage prévu trois mois qui se poursuit aujourd'hui encore. Il disparaît sans laisser de traces

vivant la vie de vagabond.

Dévorant les kilomètres sans compter, le long des bas-côtés, on l'a baptisé « Highway man ». Il n'a jamais touché de pensions ou reçu d'allocs. Il a fait les poubelles pour récupérer de la nourriture jetée par les automobilistes, a trouvé sa monnaie par terre et bu dans les réservoirs, les flaques, les bouteilles laissées de côté.

Il dort à la belle étoile, n'allume jamais de feu et n'a pas vu de médecin depuis quarante ans. Tout ce qu'il possède se trouve dans son sac.

### Melbourne, Australia

In 1977 Grant "John" Cadoret, then 22, walked out of his bank job. He originally planned to walk around the country for three months, but he kept going. He then disappeared without a trace living the life of a swagman.

John has walked countless kilometers, mainly sticking to the side of the road, which earned him the nickname the «Highway man». He has never drawn a pension or received the dole. He has scavenged for food thrown out by motorists, found loose change as he walked and drank from dams, puddles and discarded soft drink bottles.

He sleeps under the stars, never lights a fire and has not been to a doctor for 40 years. Everything he owns on his back.



# LA CRÉATION LITTÉRAIRE doit être SABOTAGE DE CE QUI EST.

La création littéraire doit être sabotage de ce qui est. Conçue autrement, elle est complice de l'ordre établi, c'est-à-dire d'un principe de rétrécissement de l'homme, et d'un facteur de laideur universelle. Mais une simple présence physique, sans création, atteint au sabotage si elle en met le prix.

Le saboteur détruit. Mais le sabotage esthétique, à l'endroit où il a détruit, dresse aussitôt la beauté qui servit à détruire. Le saboteur esthétique dit : « Aujourd'hui il n'y a plus rien de grand à construire et il y a beaucoup d'inepties à détruire. Et pourtant on construit. Pour la première fois dans l'histoire des œuvres, il est plus innocent pour les destructeurs de détruire que pour les constructeurs de construire. À notre époque, toute construction nouvelle est solidaire des constructions qu'il faudrait détruire, toute création sans sabotage ajoute à l'insigne médiocrité de ce qui s'est créé pour rien. Moi, saboteur, je fais l'impossible pour que les destructions que je propose aux hommes aient plus de style que les constructions n'en ont ! » Ainsi parle le saboteur, l'homme qui, souverainement, a décidé de se libérer, en réponse à ceux qui lui reprochent de ne savoir que détruire.

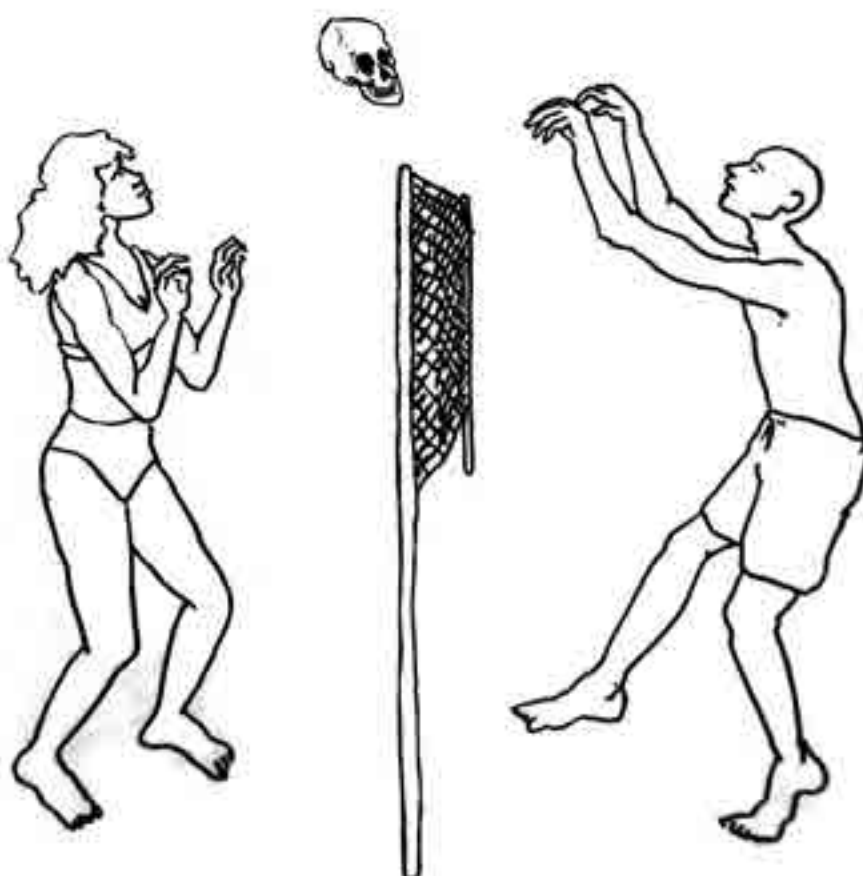
À sa suite je dirai qu'il nous appartient de détruire si nous ne voulons pas être détruits à notre tour. Ceux qui refusent de détruire offrent tout l'homme en sacrifice à ceux qui le réduisent. Le mouvement destructeur est conservateur de l'essence humaine, c'est une exubérance tragique au service d'une valeur éternelle.

Le *sabotable* est partout. Il veut le rabougrissement de l'homme, il veut sa peau, son âme, son impulsion merveilleuse et terrible. Il veut la réduction de l'homme en chose. Plus que la subversion, le sabotage est d'une efficace sans exemple. La subversion implique une rupture à laquelle le saboteur ne se résigne que malaisément. La subversion peut déporter l'homme trop loin, hors de la loi qu'il hait, l'en exclure. Le saboteur colle à l'objet de sa haine. Il a le nez dessus, il en connaît toutes les parties, il progresse, se libère en elle, comme un mal sournois. Elle ne peut se débarrasser de lui. Elle pèse sur lui, mais son visage est couvert de crachats. Souvent la subversion est distance. Le sabotage est étreinte, rapprochement immonde des deux corps qui se détestent.

Comment devenir le cancer de la société, de la loi, sans cesser d'être un homme, plus qu'un homme, un libérateur ? Car il ne s'agit pas d'appeler la maladie en soi, il s'agit d'être soi-même la maladie, de l'incarner magnifiquement.

*La Pensée mongole*  
éd. Christian Bourgois, 1972  
et rééd. Éther Vague, 1991  
revues et corrigées

Rachel Gueston





## DESTINATION

j'irai profiter de vos absences  
dans vos maisons  
dormir dans vos draps

j'irai arracher des herbes dans vos jardins  
voler la poussière de vos murs

je soufflerai de ma buée sur vos carreaux  
j'inscrirai des choses  
dans les graviers de vos cours

et gouterai un peu de votre misère

## MARDI

Ma bassine est remplie ce matin de crachats  
Certains rouges et beaux, d'autres verts et tendres  
Se côtoient simplement en témoins comme cendres  
De santé qui s'éteint : C'est le temps du rachat.

## LA TOUR

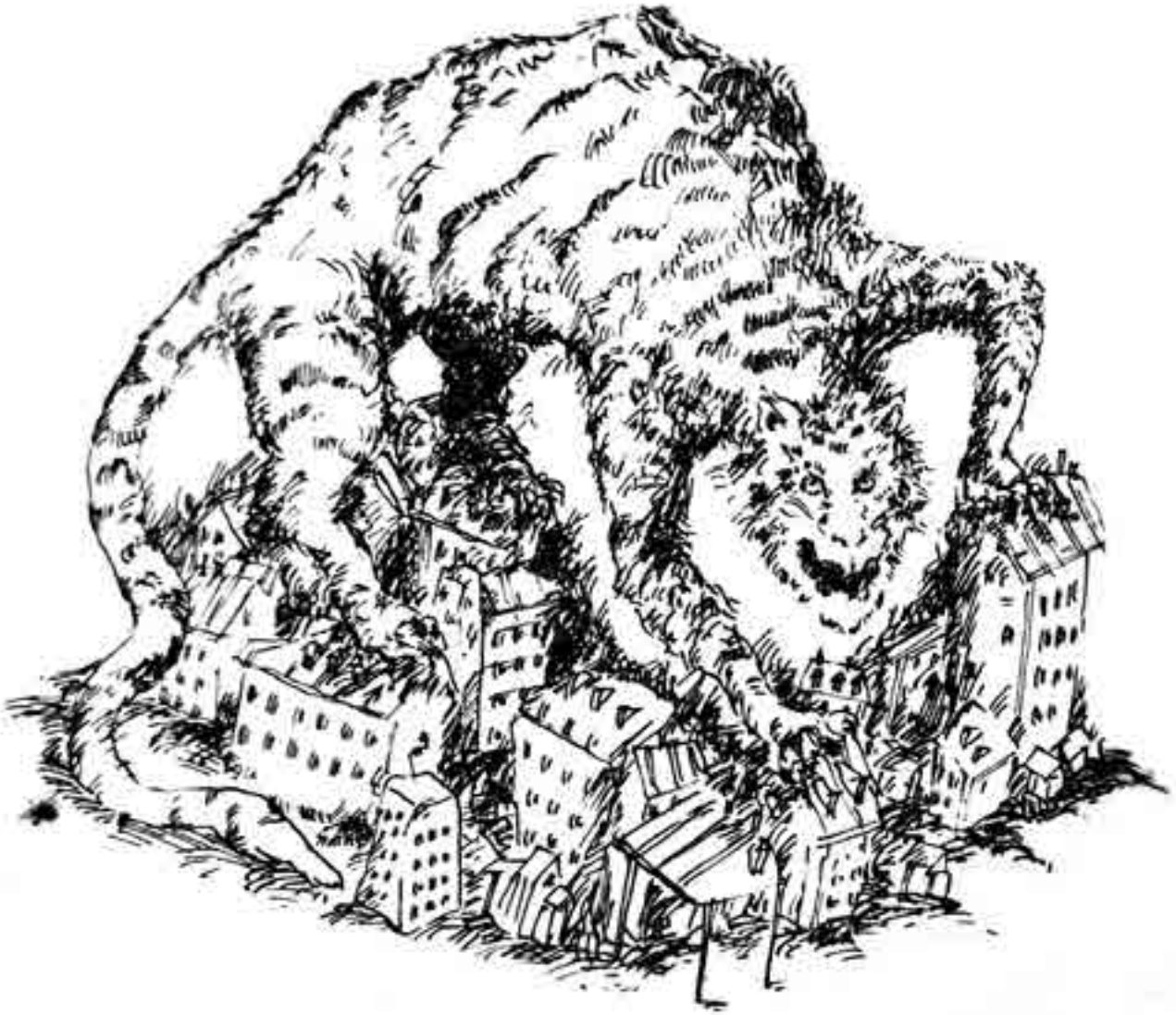
Comprendre la tour voir la tour  
Statuer sa stratification

Comprendre la tour voir la tour  
Évaluer le nombre de ses balcons

Recenser ceux qui à l'ombre font soleil  
Ceux qui au soleil font de l'ombre

Comprendre la tour voir la tour  
Savoir les rythmes qui la jalonnent  
Et si les vieillards en pardonnent  
L'érection

Comprendre voir la tour  
y vivre seulement ?



# SABOT oH oH

THIERRY BODSON

Sabot te fait courir. Sabot te fait marcher. Sabot te met en boîte. Sabot te fait boiter. Sabot a disparu dans ta chaussure, sabot a disparu dans ton pied. Sabot n'est plus. Il reste sabotage. Rassemblons nos forces, rassemblons nos rages.

Pour saboter faut un sabot. Le tailler dans le tronc des jours. Faire, d'un sabot à son pied, une arme.

Trouver ça beau. Trouver ça beau, quoi? Tout, là, devant, dessous, dessus, trouver sabot, partout. Faire éclater tout ça. Ça beauté, en un mot, abonder, faire sabot de tout bois, de toute barre en métal, de toute tôle trouvée en chemin, poubelle, plot, macadam, tarmac, pierre, pavé, caddy. En faire des cathédrales, des projectiles pour la police.

Le pavé, c'est pas mal non plus, ça se déboîte bien, comme le sabot, ça disparaît sous le bitume, ça se reprend, ça se lance et ça éclate la tronche. Moins intime, plus excentrique que le sabot. Le pavé sied à merveille aux jours de sorties, aux jours de fête, pour briser en société.

À la nuit, revenir, le regard muet, rendre le sabot discret, banal, inutile, passe-partout, basket, espadrille, invisible, sciemment. Mine de rien, distiller le sabot sous les gestes. Saboter minuscule, par feuilleté de sabotage, par feuilleté de fines allures, saboter la vie en kit qu'on nous promet, l'irriter, en peler la peau, jusqu'à entrer dans son trognon. Le sabot servira tel. Se muera en cent modèles. En mille caresses. Nous en ferons une mode sans images, sans suiveurs, tout en sensations, rien qu'en intensités, en formes multiples, ne suivant que le bois, ses fibres, et les branches des arbres qui l'on fait naître, n'allant, comme eux, que là où la lumière nous pousse. Faire sabot neuf, sabot nu, avec les mains et les pieds à l'air, tels quels, toucher terre, et sortir le sabot du pied, et sortir le pied du sabot.

Car il s'agit de ça, rien que de ça, de la façon d'enlever le sabot et de prendre notre pied, simplement. De la façon dont nous prenons notre pied et le prendrons dorénavant. Toute la vie est dans notre pied, et pour prendre notre vie en main il faut prendre notre pied, terminer la besogne de l'ouvrier du XIX<sup>e</sup> siècle, faire bouffer son sabot à la machine, qu'elle en soit bouche bée, qu'elle en tourne de l'œil, qu'elle n'en revienne pas.

Occupons-nous de la machine, comme d'une merveille, étudions ses contours, apprenons à connaître son emploi, ses connectiques, ses actes, ses abondances, ses bontés, ses tuyaux, ses humeurs, son point g, y entrer, en sortir comme chez nous, danser en ses bielles, apprenons à répondre à ses pratiques les plus pointues par les expérimentations nécessairement sulfureuses d'un sabotage nouveau, d'un sabotage chimique, d'un

nano-sabotage invisible à l'œil nu, où le sabot broyé, fumé, macéré, provoquera son alchimie dans les cellules humaines, par ondes filant de cervelle en cervelle, jusqu'à l'éclosion d'une fête invincible entre humains reconnus frères, subjectifs, libres, gorgés d'émotions et doués de langage pour partager tout ça. Un sabotage généralisé, une explosion par abondance, une pulvérisation de la machine par floraisons migratoires.

Car il s'agit de ça, rien que de ça, de la façon dont nous allons prendre notre pied, de la façon dont nous allons prendre notre pied les uns avec les autres, de la façon d'irriguer les tissus du corps entier, et du corps social, car dans le corps, tout est lié à la façon dont on prend son pied.

Nous allons saboter le monde avec l'arme de sa beauté. Oui.

J'ai touché mon pied nu, je l'ai pris entre mes mains, et je lui ai soufflé dans la plante mes vœux les plus désarmés.



# CONSEILS À QUI doit SE VENDRE

FRANCIS COMBES



Rends-toi librement au marché aux esclaves  
(car personne, sinon, ne viendra te chercher)  
monte sur l'estrade et déshabille-toi.  
Puisque de nos jours, il faut apprendre à se vendre  
mieux vaut sans attendre abdiquer toute dignité –  
Mets-toi tout nu  
montrant ainsi que tu n'as rien à cacher –  
ce qui fait toujours bon effet.  
Adopte, dans cet état, une attitude réservée,  
(une certaine humilité n'est pas pour déplaire).  
Que l'on comprenne cependant que tu es prêt  
à beaucoup  
(en tout cas, beaucoup plus...)  
N'ouvre pas si grand la bouche !  
Nous ne sommes plus au temps où les maîtres  
vérifiaient l'état de notre dentition –  
(de plus, ne donne pas, en montrant les dents,  
l'impression que tu pourrais mordre, par exemple, la main qui te nourrit).  
Expose-nous plutôt ta vie en deux pages sagement rédigées,  
débite-nous ton Curriculum vitae.  
Évite toute annotation superflue  
mais veille à mettre en valeur ce qui peut nous intéresser.  
Montre-nous la fibre de tes muscles, la résistance de tes nerfs,  
les circonvolutions de ton cerveau,  
montre-nous tes diplômes – Si tu n'en as pas, c'est regrettable  
Si tu en as, fais attention,  
(Il est toujours dangereux d'en savoir trop)  
N'oublie pas de faire état de ton expérience  
(surtout si elle est faible)  
que personne ne t'ait donné ta chance  
ne te dispense pas d'avoir fait tes preuves –  
Si, par contre, tu as beaucoup d'expérience,  
reste discret ;  
(tu es toujours suspect).  
Tout employé trop compétent peut être conduit à revendiquer  
ou, à élever le ton.  
Si tu éprouves de la sympathie pour le genre humain,  
inutile de le mentionner  
(seul compte l'attachement à l'entreprise).  
Pour le reste, sache qu'on te veut  
agressif.  
(Dans les sociétés post-industrielles et très calibrées qui sont les nôtres,  
la première qualité d'un cadre, notamment d'un cadre commercial  
est l'agressivité).





Xavier Löwenthal

À ce moment-là – mais à ce moment seulement –  
montre que tu as les dents, blanches,  
rutilantes et en excellent acier.  
N'hésite pas à faire l'article et,  
après qu'on t'y a expressément invité – parle  
sans modestie excessive  
de tes qualités.

(Sache que ton employeur est comme un Père,  
comme Dieu le Père, pour être précis.

Il sait tout et Il peut tout écouter,  
alors, dis-lui seulement  
ce qu'il veut entendre).

On t'en saura gré.

Dis par exemple que tu as un tempérament trop entier  
et que

dès lors qu'un objectif t'a été assigné – plus rien ne saurait t'arrêter,  
ni les anciens rapports d'amitié,  
ni la vie de famille,  
ni surtout

l'horaire légal de la journée de travail.

(Il est possible qu'on t'embauche plus  
pour ce genre de défauts que pour tes qualités).

Enfin,

même si tu suis à la lettre chacun de ces conseils,  
- tu le sais -

nous ne pouvons pas garantir que l'on voudra de toi...  
la concurrence en effet est rude.

Dehors, nombreux sont ceux qui attendent...

(et le succès tient parfois à peu de choses :

les pleins et les déliés de ton écriture,  
qui peuvent te trahir  
les lignes de ta main,  
qui en disent long,  
ton nom

ou les traits de ton visage  
que tu aurais dû refaire

Ta vie, vois-tu, ne tient qu'à un fil.

Pourtant, ne désespère pas :

il te reste peut-être

une solution :

paye,

paye,

pour te faire embaucher,

paye

ton employeur pour qu'il te fasse travailler,

et, au passage, n'oublie pas de payer

aussi le poète

pour les bons conseils

qu'il t'a

si généreusement

prodigués.



# Tarte à la Crème

—  
façon Godin

**Étape 1** – Munissez-vous d'une pâte bien tendre ou assiette en carton non périmée. La tarte à la crème façon Godin se déguste avec les papilles évidemment, mais aussi les pupilles, narines, incisives et parfois même les trous d'oreilles ! Attention donc à ne pas briser un nez, une dent ou provoquer une indigestion.

**Étape 2** – Tartinez de crème pâtissière jusqu'à trois centimètres d'épaisseur. Notez bien qu'en cas de pénurie, une crème chantilly montée en pyramide fera parfaitement l'affaire. Gardez le tout au frais, sous une veste réfrigérée de préférence.

**Étape 3** – La présentation d'une bonne tarte est primordiale. Ainsi, tenez-la sur la paume de votre main afin de la maintenir horizontale et garantir cette souplesse propre à un service irréprochable : en effet, il est absolument nécessaire de la servir de biais ou bien à la verticale, au-dessus des épaules.

**Étape 4** – Trouvez votre tête-à-tarte. Dans votre entourage, sur votre lieu de travail, lors d'une conférence, coquetèle, mingue politique, peu importe, mais pour déguster une telle tarte, il faut la mériter : gourmands mégalomanes, friands de narcissisme au poivre, amateurs du nombrilisme aux fraises, accros à la gastronomie de Saint-Mondain, lécheurs de bottes en gelée, imbus-sans-soif de pouvoir bien mousseux... Mais attention : le client idéal doit être allergique à l'autodérision. Pimentez sa susceptibilité, et vous ajouterez une cerise sur votre tarte.

**Étape 5** – Dépliez le bras et déposez la tarte sur le visage de l'individu choisi. Souhaitez un bon appétit en langue godine : « Gloup gloup ! »

**Le petit plus** - N'hésitez pas à cacher un petit mot sous la crème pour rendre cette expérience culinaire plus personnelle !

## 4 MÉTHODES INFALLIBLES

*pour arrêter de penser*



Fig. 1

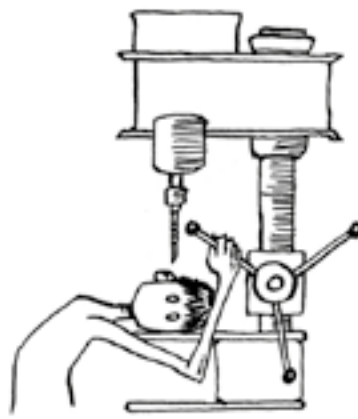


Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

# MODE D'EMPLOI CORPORATE NOVLANGUE STARTUP

Entre Didier et son chef de service rien ne va plus...



Son dossier est coriace.



Monique s'interroge sur l'avancée des travaux pour la réunion.



Elle souhaite qu'il s'exécute le plus vite possible!



Malheureusement, il a déjà un emploi du temps de ministre.



Monique l'engage à faire ce qu'on lui dit sans poser de questions.



C'est le bordel!



Il décide de voler les idées d'un concurrent.



Didier se fait virer



C'EST PARTI  
POUR DE  
NOUVELLES  
AVENTURES!



### **À PARAÎTRE**

Ne manquez pas nos prochains numéros, à paraître en décembre 2017 ; mars 2018 ; juin 2018...

### **RECOMMANDATION RÉGIME**

Vous vous sentez lourds ? L'impression d'une surcharge qui pèse sur vos épaules ? Nous avons la solution ! C'est très probablement la charge de votre portefeuille ou compte en banque qui vous encombre ! Rien de plus gênant en effet qu'un bourrelet d'euros traînant maladroitement à portée de main. Or, fort heureusement, il se trouve que Le Sabot est à la recherche de toute personne souhaitant s'alléger d'un tel poids. Débarrassez-vous de vos sous superflus en nous les envoyant au *131 rue Championnet, 75018 PARIS*, sur *contact.lesabot@gmail.com* ou aux banques alimentaires et associations caritatives les plus proches de votre domicile.

Nos recommandations fonctionnent aussi bien pour tout excès de spiritueux dans vos caves ou conserves dans vos placards. Vous verrez, les effets sont garantis et vous procureront un sentiment de bien-être sans pareil !